

Voir par la peau et parler par le corps. Les aveugles et les sourds et muets dans l'épistémologie de Diderot

Dóra SZÉKESI

« Nous avons un si violent penchant à surfaire nos qualités et à diminuer nos défauts. »
(Diderot, *Lettre sur les aveugles*)

Dans les dictionnaires du XVIII^e siècle, les articles portant sur la cécité et le sourd-mutisme sont truffés de mots et d'expressions à connotation négative, tels que *dé-faut*, *manque*, *absence*, *obstruction*, *empêchement*, *accident*, *incapacité* ou *privation*¹. Cependant, aux yeux de Diderot, les termes *aveugle*, *sourd* et *muet* semblent être des notions positivement connotées. Dans ses ouvrages philosophiques, notamment la *Lettre sur les aveugles*, à l'usage de ceux qui voient et la *Lettre sur les sourds et muets*, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent, tout en s'appuyant sur ses propres observations, il démontre comment ses connaissances aveugles et sourds-muets vivent dans un monde structuré par ceux qui voient, qui parlent et qui entendent, par les hommes dits « normaux ». Diderot veut comprendre la perception du monde de l'aveugle et du sourd-muet pour mieux connaître le fonctionnement de l'esprit humain : il entreprend de découvrir le « normal » par le biais de l'« anormal ». Dans quelle mesure la perception du « spectacle de la nature » par l'aveugle et le sourd-muet est différente de la perception de ceux qui voient et qui entendent ?

La perception du monde de l'aveugle et du sourd-muet soulève de nombreuses questions relevant du domaine de la théorie de la connaissance, indissociable des interrogations sur la langue². Elle s'inscrit dans l'un des débats les plus

¹ Concernant les mots et les expressions utilisés en relation avec la cécité et la surdi-mutité voir les articles « Aveugle », « Muet » et « Sourd » du *Dictionnaire de l'Académie française*, t. 1. et 2., Paris, 1767, du *Dictionnaire universel françois et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*, t. 1, Paris, 1752, et du *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes des sciences et des arts*, par Antoine Furetière, t. 3, La Haye, 1727.

² En nous appuyant sur les définitions des notions *langue* et *langage* données par des dictionnaires du XVII^e et du XVIII^e siècles, nous les utiliserons en tant que termes interchangeable. Premièrement, comme nous pouvons lire dans le *Dictionnaire* de Furetière, ces deux notions disposent de plusieurs significations dont l'une est commune. *Langage* est défini comme une « suite de paroles dont des peuples particuliers sont convenus, & qu'ils ont mis en usage pour expliquer les uns aux autres leurs pensées. *Langue* « signifie la suite des paroles, & de certaines expressions dont quelques peuples sont convenus pour se faire entendre les uns aux autres ». (« Langage » et « Langue », in *Dictionnaire Universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les sciences et des arts*, recueilli & compilé par Antoine Furetière, t. 2., La Haye, 1690). Deuxièmement, il est intéressant de noter que le *Dictionnaire des synonymes* de Condillac définit la *langue* comme une catégorie du langage étant donné qu'on peut faire une distinction entre le *langage d'action*, c'est-à-dire « des gestes et des mouvements qui peuvent réveiller des idées », et le *langage des sons articulés* qu'il appelle *langue*. (Condillac, *Dictionnaire des synonymes. Œuvres philosophiques*, texte établi et présenté par Georges Le Roy, vol. 3, t. 33, Presses Universitaires de France, 1951, p. 353.) Troisièmement, dans

importants de l'époque qui porte sur la relation entre la perception de la réalité et la langue que nous utilisons pour décrire cette réalité. Est-ce qu'il est possible d'avoir une connaissance objective de la réalité ? Est-ce que la structure de la langue reflète la structure du monde que l'on perçoit ? Comment le « spectacle de la nature » s'ouvre-t-il devant nous ? Dans cet article, nous nous proposons d'étudier comment la langue des aveugles et celle des sourds-muets sont exploitées par Diderot comme des moyens pour mieux connaître la langue humaine dans sa relation avec la perception et la connaissance du monde.

La notion d'aveugle reste « une énigme » même pour Diderot, comme en témoigne l'article « Aveugle » de l'*Encyclopédie*, écrit par d'Alembert. Cet article est en effet une présentation de la *Lettre sur les aveugles* de Diderot, d'un « auteur inconnu », qui raconte les « prodiges des aveugles-nés »³. L'aveugle de Diderot reste assez indifférent concernant la privation de la vue, il se contente de l'usage singulier qu'il fait de ses autres sens. Pour lui, la vue perd presque entièrement son importance. De plus, il sent qu'il a des avantages par rapport à ceux qui voient : « au lieu d'avoir des yeux, il dit qu'il aimerait bien autant avoir de plus longs bras »⁴ parce qu'il trouve que « [s]es mains [l']instruiraient mieux de ce qui se passe dans la lune que [les] yeux ou [les] télescopes [des voyants] »⁵.

La hiérarchie, les spécificités des sens, y compris bien évidemment les problèmes posés par la cécité, font l'objet de l'interrogation de plusieurs philosophes de l'époque. L'une des questions primordiales de la philosophie du XVIII^e siècle concerne la relation de la vision aux autres sens. Est-ce que la vue est le sens fondamental qui rend possible la perception du monde extérieur ? Est-ce que certains sens sont privilégiés au détriment d'autres ? Le sujet de la hiérarchie des sens fait partie du changement de paradigme général du XVIII^e siècle. La pensée française, qui se détache de la métaphysique cartésienne, se tourne vers la philosophie anglaise, vers une nouvelle conception de la rationalité. La raison n'est plus « l'incarnation ici-bas de l'entendement de Dieu » mais « une puissance critique », « l'idée de *savoir* » est alors remplacée par « celle de *système ouvert* des connaissances »⁶. On a recours aux données de l'expérience, à la pure description des faits du monde. L'un des modèles principaux de ce changement de paradigme est la philosophie expérimentale de John Locke, sa théorie de la connaissance de même que ses idées concernant le langage.

Dans le troisième livre de l'*Essai sur l'entendement humain* (1694), consacré entièrement à la question du langage, Locke élabore une analyse de la connaissance

l'article « Langage » de l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, Jaucourt utilise langue et langage comme notions interchangeable. (Jaucourt, « Langage », *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, CD-rom publié par Redon, qui reproduit l'édition originale in-folio de Paris, 2001.)

³ D'ALEMBERT, Jean Le Rond, « Aveugle », in *Encyclopédie, Op. cit.* Diderot a été mis en prison à cause de la publication de la *Lettre sur les aveugles*.

⁴ *Ibid.*

⁵ DIDEROT, Denis, « Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient », in *Œuvres*, t. 1 : Philosophie, éd. établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, Coll. "Bouquins", 1994, p. 145. (Désormais : *Lettre sur les aveugles*.)

⁶ CHÂTELET, François, « Avant-propos », in *Les Lumières. XVIII^e siècle. Histoire de la Philosophie IV*, t. 4, sous la dir. de François Châtelet, Paris, Hachette Littératures, 1999, p. 15 et p. 16.

par des signes. Il appelle cette étude du savoir humain constitué par des signes « sémiotique »⁷. Selon Locke, nos idées viennent de l'expérience sous formes de sensations et de réflexions. Nos idées représentent les choses que nous contemplons. Par la suite, pour que nous puissions utiliser nos idées, nous les enregistrons par des signes qui sont transmis sous forme de sons articulés. Ainsi, le langage parle du monde par l'intermédiaire des idées et « devient un facteur constitutif de notre conception abstraite des choses »⁸. À en croire Locke, nous ne pouvons donc pas avoir une connaissance exacte des choses. C'est ce que révèle le scepticisme épistémologique de Locke autour duquel s'articule sa théorie du langage.

La philosophie de Locke ainsi que sa théorie du langage ont influencé de manière décisive les développements de la conception du langage dans la pensée française du XVIII^e siècle. Son nom revient très fréquemment sous la plume de Diderot qui a pu lire la version anglaise tout aussi bien que la traduction française de l'ouvrage de Locke et qui a probablement eu de longs entretiens sur la philosophie lockienne avec son ami Condillac. L'abbé Condillac se sert des principes d'analyse du penseur anglais dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746), ouvrage dans lequel il se propose d'expliquer en disciple de Locke l'histoire et le fonctionnement de l'entendement humain. Cependant, quelques questions sont laissées en suspens par Condillac. Ses thèses seront reprises par Diderot dans la *Lettre sur les aveugles* (1749) puisque Diderot pense que Condillac n'était pas clair sur la question du rattachement des données sensibles et des opérations de l'entendement.

Ces trois philosophes, à savoir Locke, Condillac et Diderot, s'intéressent aux problèmes posés par la cécité. Les différences entre leurs théories concernant la cécité, la relation entre les sens, ainsi que le langage et la connaissance du monde se dessinent dans la description du fameux problème de Molyneux, évoqué pour la première fois par Locke dans son *Essai concernant l'entendement humain* et étudié également par Diderot dans la *Lettre sur les aveugles*. Ce problème consiste à savoir si un aveugle-né recouvrant la vue peut distinguer le cube de la sphère, et plus particulièrement, s'il peut nommer ces deux choses. Diderot reformule ainsi la question de Molyneux:

On peut demander 1^o, si l'aveugle-né verra aussitôt que l'opération de la cataracte sera faite ; 2^o, dans le cas qu'il voit, s'il verra suffisamment pour discerner les figures, s'il sera en état de leur appliquer sûrement en les voyants les mêmes noms qu'il leur donnait au toucher, et s'il aura démonstration que ces noms leur conviennent.⁹

La réponse de Locke est négative car :

⁷ LOCKE, John, *Essai philosophique concernant l'entendement humain ou l'on montre quelle est l'étendue de nos connaissances certaines, et la manière dont nous y parvenons*, Amsterdam, publié chez Pierre Mortier, 1735, p. 600. Il utilise également le terme « connoissance des signes » pour parler de la sémiotique.

⁸ DUCHESNEAU, François, « John Locke », in *Les Lumières. XVIII^e siècle*, Op. cit., p. 36.

⁹ *Lettre sur les aveugles*, p. 174.

[...] bien que cet Aveugle ait appris par expérience de quelle manière le Globe et le Cube affectent son attouchement, il ne sait pourtant pas encore ce qui affecte son attouchement de telle ou telle manière, doivent frapper ses yeux de telle ou telle manière, ni que l'angle avancé d'un Cube qui presse sa main d'une manière inégale, doive paraître à ses yeux tel qu'il paraît dans le Cube.¹⁰

Selon Locke, l'aveugle-né recouvrant la vue ne saurait pas lier ses expériences de toucher à ses expériences de vision (ou, en d'autres termes, transférer ses expériences du domaine du toucher au domaine de la vue). Contrairement à Locke, Condillac donne une réponse positive : il affirme que la vue découvre immédiatement l'existence du monde extérieur et que l'aveugle-né peut distinguer le cube et le globe grâce à l'identité des idées transmises par la vue et par le toucher. Diderot, tout en rejetant la thèse de Condillac, prend le parti de Locke concernant la première partie de la question et refuse l'idée que l'aveugle-né verra aussitôt après l'opération :

Aussitôt que l'aveugle-né jouit de la faculté de se servir de ses yeux, toute la scène qu'il a en perspective, vient se peindre dans le fond de son œil. Cette image composée d'une infinité d'objets rassemblés dans un fort petit espace, n'est qu'un amas confus de figures qu'il ne sera pas en état de distinguer les unes des autres.¹¹

Diderot pense que c'est par l'expérience et l'entraide des autres sens que l'œil s'éduque et ne croit pas à la perception immédiate. Gerhardt Stenger le commente ainsi : « l'image qui se forme dans notre cerveau n'est point identique à celle qui s'imprime sur la rétine [...] de la rétine au cerveau les impressions dont l'œil est affecté sont transformées par l'attention, la réflexion et l'expérience du toucher¹². » De plus, tous les aveugles, selon Diderot, n'appliqueraient pas les mêmes noms aux objets en les voyant qu'ils leur appliquaient au toucher. En outre, les réponses données par les aveugles peuvent être différentes parce qu'elles sont déterminées par les capacités intellectuelles et l'éducation qui diffèrent d'un aveugle à l'autre. L'idée des choses formée par l'aveugle n'est pas conforme à celle des voyants, en plus, les idées que les aveugles ont des choses diffèrent elles aussi. Cela veut dire qu'il n'y a pas de simple correspondance entre la signification des mots et les idées, la signification du mot n'est pas l'idée à laquelle celui-ci est associé. Le mot n'excite la même idée ni dans l'esprit de tous les aveugles, ni dans l'esprit de tous les voyants.

Comme le constate Gerhardt Stenger, « il ne s'agit pas seulement de savoir comment nous acquérons nos idées mais surtout dans quelle mesure celles-ci nous renseignent sur la réalité »¹³. Notre connaissance des choses est basée sur une observation expérimentale et individuelle. Les sensations que nous avons des choses ne sont pas les reproductions conformes aux objets du dehors. Les choses, les objets du dehors sont reconstruits par des signes que nos sensations nous envoient. Ces signes « plus ou moins abstraits » sont « des points palpables pour les aveugles, des points

¹⁰ LOCKE, John, *Op. cit.*, I, IX, 8, p. 99-100.

¹¹ *Lettre sur les aveugles*, p. 175.

¹² STENGER, Gerhardt, « La théorie de la connaissance dans la *Lettre sur les aveugles* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 26, avril 1999, p. 104.

¹³ *Ibid.*, p. 110.

visibles et colorés pour les clairvoyants »¹⁴. Le sens des mots est toujours lié à l'idée que nous avons des choses et non à une connaissance des choses parce que les choses sont par définition inaccessibles. Par conséquent, le savoir humain est le produit d'une interprétation de signes, et « la réalité objective, en fin de compte, est inaccessible à notre connaissance »¹⁵. Tout cela entraîne que la connaissance et l'intelligence de ceux qui sont dépourvus d'un sens ne sont pas du tout défectueuses mais constituent une *autre*, une *différente* organisation du monde. La façon dont ils perçoivent la réalité est une *autre* forme de perception. De même, leur langue n'est pas dans un rapport moins étroit avec le monde non plus, ils en parlent tout simplement d'une *autre* manière. Ces idées riment avec le scepticisme épistémologique de Locke.

Il apparaît que pour Diderot la connaissance « aveugle », comme produit de l'interprétation des signes palpables, s'avère une connaissance plus approfondie que celle des voyants. D'ailleurs, cette question n'est pas uniquement le souci de Diderot. Puisque « les connaissances s'expriment par la rencontre des expressions de la réalité sensible »¹⁶, et l'aveugle ne peut s'appuyer que sur des repères concrets, aux yeux des philosophes sensualistes, la vue perd son privilège dans la hiérarchie des sens et une primauté est donnée à un sens négligé jusque-là, qu'est le toucher. Ceci se présente bien dans l'article « Aveugle » de l'*Encyclopédie* :

Il est d'abord évident que le sens de la vûe étant fort propre à nous distraire par la quantité d'objets qu'il nous présente à la fois, ceux qui sont privés de ce sens doivent naturellement, & en général, avoir plus d'attention aux objets qui tombent sous leurs autres sens. C'est principalement à cette cause qu'on doit attribuer la finesse du toucher & de l'ouïe, qu'on observe dans certains aveugles, plutôt qu'à une supériorité réelle de ces sens par laquelle la nature ait voulu les dédommager de la privation de la vûe. Cela est si vrai, qu'une personne devenue aveugle par accident, trouve souvent dans le secours des sens qui lui restent, des ressources dont elle ne se doutoit pas auparavant. Ce qui vient uniquement de ce que cette personne étant moins distraite, est devenue plus capable d'attention : mais c'est principalement dans les aveugles nés qu'on peut remarquer, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les miracles de la cécité.¹⁷

Dans la *Lettre sur les aveugles*, Diderot conteste que la vue soit le modèle de la sensibilité et, pareillement à Condillac, il considère le toucher comme la « porte [la plus importante] de la connaissance »¹⁸, le maître de tous les autres sens qui explique le fonctionnement de la connaissance. Diderot insiste sur un langage tactile des mains, des doigts et de la peau, un langage pour lequel sa prédilection est indiscutable.

Quant aux idées de Diderot concernant le langage, il pense que celui-ci joue un rôle décisif dans la connaissance humaine tout en assurant son progrès et la communication entre les hommes. Diderot souligne le caractère institutionnel et arbi-

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ SEGUIN, Jean-Pierre, *Diderot, le discours et les choses*, Paris, Librairie Klincksieck, 1978, p. 188.

¹⁷ D'ALEMBERT, « Aveugle », *Encyclopédie, Op. cit.*

¹⁸ *Lettre sur les aveugles*, p. 152.

traire du langage en parlant de la communication humaine : « nous avons même fait en sorte que ces signes puissent être communs entre nous, et qu'ils servissent, pour ainsi dire, d'entrepôt au commerce mutuel de nos idées »¹⁹. Pour ce qui est des signes utilisés lorsque nous communiquons, il en existe évidemment plusieurs types : les caractères pour les yeux, les sons articulés pour l'oreille, par contre, « nous n'en avons aucun pour le toucher, quoi qu'il y ait une manière propre de parler à ce sens, et d'en obtenir des réponses »²⁰. Faute de ce langage du toucher, la communication entre les hommes dits « normaux » qui disposent de tous leurs sens et ceux qui naissent sourds, aveugles ou muets est impossible. Diderot propose alors l'invention d'« une langue nette et précise pour le toucher », qui serait « aussi commode qu'un autre [langage] » étant donné que tout langage est « inventé »²¹ et pour l'institution duquel il ne faudrait qu'en faire une grammaire et des dictionnaires. Le philosophe s'étend même sur les méthodes qu'il propose pour l'enseignement du langage tactile :

Peut-être acquerraient-ils des idées, si l'on se faisait entendre à eux dès l'enfance, d'une manière fixe, déterminée, constante et uniforme ; en un mot, si on leur traçait sur la main les mêmes caractères que nous traçons sur le papier, et que la même signification leur demeurât invariablement attachée.²²

Dans la *Lettre sur les aveugles*, Diderot spéculé sur une arithmétique du toucher avec des signes palpables, une table à calculer inventée par Nicolas Saunderson, éminent professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge, qui pourrait être considéré comme un aveugle-né parce qu'il a perdu la vue à l'âge de douze mois à la suite d'une petite vérole, et dont « on parle des prodiges »²³. L'appareil de Saunderson fonctionnait sur la base d'une représentation des correspondances entre le visible et le palpable²⁴. Saunderson « voyait donc par la peau »²⁵ parce qu'« il rapportait tout à l'extrémité de ses doigts et [...] ne combin[ait] que des points pal-

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.* Diderot annonce ici les méthodes d'enseignement qui seront mises au point par l'abbé de l'Épée (1774, *Institution des sourds-muets par la voie des signes méthodiques*.) La pensée de Diderot a certainement influencé les conceptions de l'Épée et plus tard celles de l'abbé Sicard. Cf. BONNAL, Françoise, *Prologomènes à la conception d'un dictionnaire historique de la langue des signes française*, CD-rom, (2000, 8 rue du Chant du Merle 31400, Toulouse). D'ailleurs, ce côté pratique et pédagogique de la philosophie des aveugles de Diderot a largement contribué à l'acceptation de la possibilité d'éducation des aveugles.

²³ *Lettre sur les aveugles*, p. 152.

²⁴ Le fonctionnement de cette machine est longuement expliqué dans la *Lettre sur les aveugles* à travers des images et des exemples. Le système de Saunderson, qui inspire Diderot, ne permettait pas seulement la communication avec les aveugles, mais il a également ouvert la voie aux systèmes proposés par l'abbé de l'Épée, Valentin Haüy et Braille plus tard. Cf. NIKLAUS, Robert, « Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient », in *Dictionnaire de Diderot*, Paris, Honoré Champion, sous la dir. de Roland Mortier et Raymond Trousson, 1999, p. 284.

²⁵ *Lettre sur les aveugles*, p. 165.

pables, ou pour parler plus exactement, que des sensations du toucher dont il a la mémoire »²⁶.

L'aveugle-né a une mémoire tactile de points palpables, il se rappelle des sensations de ces points quand ils ne sont plus là et il ne peut faire que comparer la vue au toucher :

[L']aveugle n'a de connaissance des objets que par le toucher. Il sait, sur le rapport des autres hommes, que par le moyen de la vue on connaît les objets, comme ils lui sont par le toucher. [...] La vue, doit-il conclure, est une espèce de toucher.²⁷

La peau, les doigts sont ses « organes de la connaissance »²⁸, des instruments de l'expérience des formes visibles. L'aveugle a son « âme au bout [des] doigts »²⁹ qui assurent son rapport au monde car « les sensations qu'il aura prises par le toucher seront, [...] le moule de toutes ses idées » et ce n'est pas du tout surprenant « qu'après une profonde méditation, il eût les doigts aussi fatigués que nous avons la tête »³⁰.

La langue des aveugles donne la preuve d'une façon de penser qui présente même des avantages par rapport à celle des voyants, « une espèce d'abstraction dont si peu d'hommes sont capables, qu'elle semble être réservée aux intelligences pures »³¹. Étant donné que l'aveugle aperçoit les choses d'une manière beaucoup plus abstraite que ceux qui voient, « il est peut-être moins sujet à se tromper »³² et « il a du moins sur la plupart des autres hommes l'avantage de ne pas prononcer jamais [ses termes] mal à propos »³³. En ce qui concerne l'apprentissage du langage pour l'aveugle, Diderot trouve que le manque d'un sens dans le cas de l'aveugle devient positif car il est contraint de travailler sur le langage et d'en inventer un autre. Il ne peut parler qu'indirectement de tout ce qui est visible. L'expression de l'aveugle est par conséquent beaucoup plus métaphorique que celle de ceux qui voient parce qu'il procède par l'établissement d'analogies entre le sens manquant, c'est-à-dire, la vue et deux sens de remplacement, le toucher et l'ouïe. Selon ses biographes, Saunderson « était fécond en expressions heureuses »³⁴, terme utilisé par Diderot pour désigner « métaphore ». Les « expressions heureuses », c'est-à-dire les métaphores, qui « sont propres à un sens, au toucher par exemple, et qui sont métaphoriques en même temps à un autre sens, comme aux yeux, d'où il résulte une double lumière pour celui à qui l'on parle, la lumière vraie et directe de l'expression, et la lumière réfléchie de la métaphore »³⁵. Pour donner un exemple, nous pourrions citer la définition de « l'œil » donnée par Saunderson. Il définit l'organe du sens qui

²⁶ *Ibid.*, p. 149.

²⁷ *Ibid.*, p. 141.

²⁸ SEGUIN, Jean-Pierre, *Op. cit.*, p. 79.

²⁹ *Lettre sur les aveugles*, p. 150.

³⁰ *Ibid.*, p. 151.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, p. 141.

³⁴ *Ibid.*, p. 161.

³⁵ *Ibid.*,

lui manque en utilisant une image analogique : « un organe, sur lequel l'air fait l'effet de mon bâton sur la main »³⁶.

Diderot estime que « l'agilité sensorielle des aveugles n'est donc pas une compensation de la nature mais une libération des possibilités sensorielles »³⁷. À cause de leur secours mutuel, les sens s'affaiblissent, c'est pourquoi les sensations tactiles et auditives d'un aveugle sont plus intenses que celles des voyants. Il serait mieux d'utiliser et exercer les sens séparément :

[...] [c]e serait toute autre chose encore si nous les [nos sens] exercions séparément, et si nous n'en employions jamais deux dans les occasions où le secours d'un seul suffirait. Ajouter le toucher à la vue, quand on a assez de ses yeux, c'est à deux chevaux, qui sont déjà forts vifs, en atteler un troisième en arbalète, qui tire d'un côté, tandis que les autres tirent de l'autre.³⁸

La question de la langue est reprise et approfondie par Diderot deux ans plus tard dans la *Lettre sur les sourds et muets*, mais cette fois-ci, il l'examine par le biais de la surdi-mutité. Il considère l'absence de l'ouïe comme un handicap supplémentaire quand il constate qu'« il y a des gestes sublimes que l'éloquence oratoire ne rendra jamais »³⁹. Pareillement à la langue des aveugles, celle des gestes des sourds-muets semble beaucoup plus métaphorique que la langue articulée de ceux qui entendent et parlent. Comme le dit Michel Delon, la langue des sourds-muets « est susceptible de développer des possibilités métaphoriques nouvelles dans le raisonnement humain »⁴⁰. De même, la perception du sourd-muet s'avère plus sensible. C'est ce que Diderot remarque quand il raconte sa rencontre avec un sourd-muet :

Je jouais un jour aux échecs, et le muet me regardait jouer ; mon adversaire me réduisit dans une position embarrassante ; *le muet s'en aperçu à merveille*, et croyant la partie perdue, il ferma les yeux, inclina la tête, et laissa tomber ses bras, signes par lesquels il m'annonçait qu'il me tenait pour mat et mort. *Remarquez en passant combien la langue des gestes est métaphorique.*⁴¹

La langue des gestes n'est pas si directe que la langue articulée. Grâce à sa nature imprécise, elle est plus proche de la perception de la réalité, de l'« unité de l'esprit ». L'unité de l'esprit est l'un des thèmes centraux de la *Lettre sur les sourds et muets*. Tout comme dans la *Lettre sur les aveugles*, Diderot y commente le rapport de la pensée et de la langue : les éléments de la pensée se présentent simultanément

³⁶ *Ibid.*, p. 142.

³⁷ AUDIDIÈRE, Sophie, « La *Lettre sur les aveugles* et l'éducation des sens », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 2000, n° 28, p. 75.

³⁸ *Lettre sur les aveugles*, p. 146-147.

³⁹ DIDEROT, Denis, « Lettre sur les sourds et muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent », in *Œuvres*, t. 4 : Esthétique, éd. établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, Collection "Bouquins", 1996, p. 17. (Désormais : *Lettre sur les sourds et muets*.)

⁴⁰ DELON, Michel, *L'idée d'énergie au tournant des lumières (1770-1820)*, Paris, PUF 1988, p. 79.

⁴¹ *Lettre sur les sourds et muets*, p. 18. (Nous soulignons) Ce passage prouve l'idée de Diderot selon laquelle la langue des gestes est plus métaphorique que la langue parlée et la perception de la réalité des sourds-muets est une perception plus sensible.

avant qu'ils ne soient traduits en discours. Le problème réside dans le fait que pour arriver des idées aux signes, il faut passer d'une « représentation, dont tous les éléments sont immédiatement donnés, à une expression nécessairement linéaire et discursive »⁴².

Contrairement aux sons articulés, les signes gestuels sont plutôt dotés de la « lumière réfléchie de la métaphore » et peuvent donner naissance à une multiplicité d'interprétations de la réalité. Le geste peut être considéré comme un langage métaphorique car il « procède par images visuelles, [même s'il] reste soumis aux lois générales du langage »⁴³. La langue métaphorique des gestes, qui « n'est [...] pas trop clair[e] »⁴⁴, se révèle plus énergique et efficace que la langue parlée. Cette langue offre en effet « un signe elliptique »⁴⁵, un signe-image à caractère synthétique tandis que la langue articulée disperse, décompose ce qui se voit en entier et à la fois dans les gestes. Or, selon la théorie de l'unité de l'esprit, ou bien l'idée des perceptions simultanées, l'esprit de l'être raisonnant est occupé par une multiplicité d'idées, de sentiments et de perceptions qui s'y présentent à la fois et le discours est condamné à les décrire successivement. C'est la raison pour laquelle la langue des gestes est « très proche de la réalité psychologique »⁴⁶, plus proche que la langue parlée. Ce tumulte des perceptions représente l'état de l'esprit ou bien de l'âme dans un instant indivisible, une impression qui est distribuée en parties par la langue parlée. La langue articulée divise ce qui est uni dans l'âme :

[...] et parce que ces termes se prononçaient successivement, et ne s'entendaient qu'à mesure qu'ils se prononçaient, on fut porté à croire que les affections de l'âme qu'ils représentaient avaient la même succession ; mais il n'en est rien.⁴⁷

L'expression corporelle de la pensée et de l'émotion, relevant du domaine de la théorie du langage, constitue une idée centrale de la *Lettre sur les sourds et muets*. Le langage des gestes n'intéresse pas Diderot uniquement du point de vue de l'intensité de l'expression mais aussi du point de vue de la sincérité de l'expression. Pour aborder ce dernier sujet, il étudie le langage des gestes dans son rapport avec l'origine des langues : il propose d' « étudier la langue des gestes [...] pour bien entendre comment le langage oratoire a pu se former »⁴⁸. Selon Diderot, il existe deux moyens pour connaître le langage des gestes sans « remonter à la naissance du monde, et à l'origine du langage »⁴⁹ : « des expériences sur un sourd et muet de con-

⁴² CHOUILLET, Jacques, *La formation des idées esthétiques de Diderot 1745-1763*, Paris, Armand Colin, 1973, p. 160-161.

⁴³ *Ibid.*, p. 188.

⁴⁴ *Lettre sur les sourds et muets*, p. 16.

⁴⁵ DELON, Michel, *Op. cit.*, p. 81.

⁴⁶ SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Diderot ou la philosophie de la séduction*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 280.

⁴⁷ *Lettre sur les sourds et muets*, p. 29.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 62.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 14.

vention ou des conversations avec un sourd et muet de naissance »⁵⁰. Par « sourd et muet de convention », il entend celui qui parle et entend mais se prive momentanément de l'usage de la parole. Toutefois, le sourd-muet de naissance permet à Diderot de passer au stade originel de la formation du langage, qui est d'abord, selon lui, d'ordre gestuel. Aussi pouvons-nous faire une distinction entre deux types de gestes des sourds et muets : gestes d'institution et gestes naturels. Les gestes d'un muet de convention sont des gestes d'institution parce que ses gestes sont influencés par la langue articulée qu'il parle tandis que le sourd-muet de naissance, qui reste sans préjugé sur la manière d'exprimer ses idées, utilise des gestes naturels, plus sincères. Les gestes des sourds-muets de naissance ne sont jamais des gestes menteurs car ce langage du corps constitue un langage primitif. D'où pourrait venir l'idée que l'interprétation de la réalité propre à des sourds-muets est plus véridique que celle des entendants. Le geste devient ainsi le critère décisif de la vérité de l'émotion dans la philosophie de Diderot. Il met à l'épreuve de la pratique sa théorie et l'applique dans le domaine du théâtre. Dans un passage de la *Lettre sur les sourds et muets*, il raconte son expérience en tant que spectateur qui juge la crédibilité du jeu des acteurs d'après leurs gestes, sans entendre, en se bouchant les oreilles :

Je fréquentais jadis beaucoup les spectacles, et je savais par cœur la plupart de nos bonnes pièces. Les jours que je me proposais un examen des mouvements et du geste, j'allais aux troisièmes loges : car plus j'étais éloigné des acteurs, mieux j'étais placé. Aussitôt que la toile était levée, et le moment venu où tous les autres spectateurs se disposaient à écouter ; moi je mettais mes doigts dans mes oreilles, non sans quelques étonnement de la part de ceux qui m'environnaient, et qui ne me comprenant pas, me regardaient presque comme un insensé qui ne venait à la comédie que pour ne la pas entendre. Je m'embarrais fort peu des jugements, et je me tenais opiniâtrement les oreilles bouchées, tant que l'action et le jeu de l'acteur me paraissaient d'accord avec le discours que je me rappelais. Je n'écoutais que quand j'étais dérouté par les gestes, ou que je croyais l'être.⁵¹

Dans la philosophie de Diderot, la cécité et le sourd-mutisme, qui sont généralement considérés comme infirmités par ceux qui sont dotés de tous leurs sens, deviennent des richesses. Par rapport à la langue articulée, la langue des aveugles et des sourds-muets parle d'une manière différente d'une réalité qui n'est ni objective ni accessible à notre connaissance étant donné que le savoir humain n'est qu'un produit de l'interprétation des signes. Pourtant, il existe un sens, grâce auquel la perception de la réalité est rendue plus intensive, qu'est le toucher, un moyen privilégié de l'expérience liée à la sensation dans les théories de la connaissance du XVIII^e siècle. Or, la langue « aveugle » est une langue tactile des mains et des doigts, et pour Diderot, voir par la peau s'avère une manière de connaissance plus approfondie que voir par les yeux, et l'aveugle a plus de finesse dans la perception. Le discours de l'aveugle montre beaucoup de valeurs : il est moins trompeur, toujours juste et plus métaphorique que le discours des voyants. Dans la création de sa propre langue, l'aveugle,

⁵⁰ *Ibid.*, p. 62.

⁵¹ *Ibid.*, p. 21.

qui parle indirectement de tout ce qui est visible, doit toujours comparer ses idées et établir des analogies entre le sens manquant et le sens de remplacement. Penser par analogies est le mode de penser « aveugle » par excellence. De même, la langue des gestes des sourds et muets présente des qualités pareilles. Elle donne preuve d'une perception plus sensible de la réalité. La langue des gestes qui fait voir en entier tout ce qui est distribué par la langue articulée est plus proche de la perception de la réalité, plus conforme au fonctionnement de l'entendement humain qui doit traiter une multiplicité de sensations et d'idées à la fois. Outre que cette langue, grâce à sa nature métaphorique, est, selon Diderot, plus intense que la langue articulée, elle est également plus véridique en tant qu'expression corporelle de l'émotion et de la pensée.